

2 Oct 1980

FESTIVAL D'AUTOMNE

«Sacco» par Remondi et Caporossi
à BeaubourgVers un théâtre
barbaque

L'un était comédien. L'autre architecte et peintre. Le premier a commencé par se coller un carré de sparadrap sur la bouche. Mort de la parole. Le second s'est enfermé dans un sac à patates. Fin de l'expressivité. Après quoi ils ont décidé de monter sur une scène et d'appeler cela théâtre. C'est un bon début.

Ils sont Italiens. Ils s'appellent Remondi et Caporossi. Ils présentent deux spectacles (créés en 73 et 75) dans le cadre du Festival d'Automne qui en est le co-producteur (ce qui n'est pas le cas de la plupart des spectacles présentés sous l'étiquette Festival d'Automne), avec Beaubourg.

Pour une fois la salle dite de théâtre du sous-sol pom-

pidolien est en accord avec le spectacle : «Sacco». Sur la lande grise et froide du plateau : quelques objets et formes épars, des météorites dans un désert industriel. Un portique avec tiges de fer, piques de bois, pinces. Une coupole métallique, une cuvette, un seau et des gants hygiéniques jaunes, des branches fourchues, et suspendues au bout d'un palan un bloc de chambres à airs très opératoire. C'est propre, précis, méticuleux. Cela tient de l'atelier d'un sculpteur, d'une expo de «structures contemporaines» (serait-ce une excroissance de cette impayable Biennale ?), du labo clandestin d'un savant maniaque reconverti dans l'alchimie, des prairies où rouillent des restes de machines qui furent agricoles.

Et bien sûr du cabinet de tortures. A moins que cela ne soit un tableau vivant allégorique (depuis Dante les Italiens n'ont plus froid aux yeux). Ou le voyage tant attendu de Sade sur la lune.

De fait l'homme qui entre sur le plateau (à reculons comme les stars) est chaussé de grosses pantoufles qui rappellent celles que portait Armstrong le jour où il prononça sa phrase célèbre et courue d'avance sur le «petit pas». Mais ces pantoufles en forme de meringues ne sont pas non plus sans évoquer celles qui protègent les petits petons d'Andy Capp et qu'il exhibe en toute occasion avec son allégresse légendaire. Donc l'homme entre et il traîne entre ses cuisses un sac à patates. Modèle 200kilos. Un sac vivant. Diable ! Non : «ventre dira le psy, «grosse larme» dira le poète poète, «magma énigmatique et fascinant» dira le critique dramatique. La suite est une affaire d'une heure, pas plus.

Ça pince, ça pique, ça strangule, ça couine, ça hurle en catimini, ça dégoûte des membres velus et ça dit même des versets de la bible version Cro Magnon. C'est profondément tordant. Dans tous les sens du mot. Un chaud et froid angoissé-hilare. Des monceaux d'atrocités fendantes à consommer d'urgence (ce premier spectacle ne se joue que jusqu'à Dimanche).

On reparlera plus longtemps de ces deux lascars (après leur second spectacle la semaine prochaine) qui sont au théâtre ce que le sanglier est au veau, la chair fraîche de l'un aux filets filasses de l'autre. Comme dirait l'esclave à son maître c'est dialectiquement du théâtre barbaque.

J.P. T.

«Sacco», 20h30, dimanche dernière à 16h30, Beaubourg.



Photo Claude Briceau